

# Mes études à l'École technique de Rimouski (1950-1954) et mes premiers emplois d'été

*Hervé DICKNER*

## **La rentrée**

La rentrée scolaire tardive de 1950 à l'École technique n'est pas stressante pour moi. C'est ma quatrième rentrée scolaire dans un collège et une telle expérience a quelque chose de familier. Une fois la reconnaissance des lieux, le programme journalier diffère peu d'une institution à l'autre.

À l'inscription, on nous remet les instructions d'usage, les plans du dortoir, de l'étude, des classes, où des places ont été assignées à l'avance aux étudiants. Le complexe d'institutions d'enseignement dont le Séminaire est le cœur comprend également l'École technique, l'École des métiers et l'École de commerce. La cafétéria du Séminaire dessert toutes les institutions. À

l'heure des repas les étudiants des trois institutions s'y rendent à tour de rôle en ordre: la discipline est de rigueur...

## **Le programme**

Les études techniques accessibles aux étudiants ayant terminé leur neuvième année s'échelonnent sur quatre années et comportent trois volets: les matières académiques, les matières technologiques et les ateliers. Les matières académiques sont enseignées à l'ensemble des étudiants tandis que les matières technologiques et les ateliers relèvent de chacune des concentrations enseignées soit la menuiserie, l'ajustage mécanique, la mécanique diesel et automobile, l'électronique, l'électricité et la plomberie.

La majorité des étudiants se questionne sur leur orientation. Les stages leur permettent de faire un choix de carrière plus éclairé. Parfois, certains étudiants changent d'orientations durant l'année scolaire. Quant à moi, j'ai choisi l'électricité depuis le jour où j'ai décidé d'entreprendre un cours technique. Je ne suis pas familier avec cette source d'énergie tant du point de vue de sa production que de son application. L'électricité constitue pour moi un mystère dont je veux percer le secret.

## **Le groupe**

La première année, notre concentration compte 53 étudiants regroupés dans deux classes différentes. Je suis dans la classe A. Au



École technique de Rimouski.

fur et à mesure que le temps passe, des étudiants sont rétrogradés au cours de métiers; d'autres quittent l'École technique volontairement ou non. Les échecs sont fatals.

Très tôt, je me lie d'amitié avec Francis Dubé. Nous avons plusieurs points en commun: il est natif de Rivière-Bleue, paroisse voisine de Saint-Marc-du-Lac-Long, il a étudié à la Maison Notre-Dame-des-champs de Sully et il a également fait sa dixième année. Nos caractères font en sorte que nous avons des atomes crochus.

Lorsque j'entre pour la première fois dans l'atelier du département électrique, je suis fasciné à la vue de toutes ces machines bien disposées en rangée, même si je ne peux pas les identifier par leurs noms et encore moins par leurs fonctions. Un professeur comme Gérard Loiselle, responsable du département électrique, nous communique son savoir avec tellement de calme, d'assurance et de facilité qu'il éveille en nous la curiosité nécessaire pour apprendre davantage.

### La première année technique

Le pensionnat ne me pèse guère. J'aime les matières enseignées. En plus de mon initiation à l'électricité, j'apprécie le dessin industriel qui nous permet de voir et comprendre des détails que l'écrit ne parviendrait pas à communiquer.

Les frais de scolarité et la pension à payer au Séminaire pour une année scolaire s'élèvent à quatre cents dollars. Il faut ajouter à ce montant toutes nos dépenses personnelles, l'habillement, les transports pour visiter ma famille, certaines sorties et autres loisirs. Même si j'ai en poche l'argent nécessaire, j'appli-



Visite à Rimouski de la princesse Élisabeth et du duc d'Édimbourg en octobre 1951.

que pour un prêt/bourse. J'obtiens un montant de quatre cents dollars, soit deux cents dollars en prêt et deux cents dollars en bourse. Je ne verrai jamais la couleur de cet argent, car il est immédiatement encaissé par l'administration du collège.

Aux vacances de l'été de 1951, je regagne la maison paternelle. Il me reste encore un peu d'argent pour entreprendre la deuxième année à l'automne et je bénéficierai certainement d'une bourse. J'ai gagné peu d'argent durant ces vacances. L'année scolaire s'annonce difficile financièrement parlant et il n'est pas question de me tourner vers mes parents. J'avais rassuré mon père sur mon autosuffisance financière et je m'en tenais à ma parole. En cas de besoin, j'ai un plan B: René, mon frère, maintenant membre de l'Aviation canadienne, viendra à mon secours et me consentira un prêt me permettant ainsi d'acquérir, pour la première fois de ma vie une paire de patins. À l'âge de dix-huit ans, j'apprends à patiner et je réalise rapidement que je ne ferai jamais un joueur de hockey. Depuis toujours, les étudiants doivent s'endetter pour étudier. Je ne fais pas exception à la règle: cela me semble normal.

De retour à l'École technique pour l'année scolaire 1951-1952, le groupe a radicalement fondu. Il ne reste plus que vingt-cinq étudiants regroupés maintenant dans une seule classe. Les échecs ne pardonnent pas...

Pour cette deuxième année, j'ai une place dans une des chambrettes au lieu du grand dortoir de l'an passé. Situées à l'étage supérieur du bâtiment, ces chambrettes, au nombre de douze, logent huit étudiants chacune. À proximité, il y a les douches et les lavabos. Dans chaque chambrette, quatre lits de métal

superposés, huit vestiaires de métal et huit petits bureaux d'études individuels accommodent les huit pensionnaires. J'occupe le haut d'un lit, les lits du bas sont attribués aux élèves de troisième ou de quatrième, la séniorité étant la règle.

### La visite de la princesse Élisabeth

Nous sommes à la mi-octobre 1951: la princesse Élisabeth, le duc d'Édimbourg et leurs deux enfants effectuent une visite au Canada. Le train royal fait un arrêt à la gare de Rimouski. Je suis parmi la foule comme curieux car je ne veux pas manquer cette page d'histoire. La visite est commentée à la radio et un des reporters n'est nul autre que l'enthousiaste René Lévesque.

### Le malade imaginaire

La routine dans un collège s'installe rapidement, mais de temps en temps des événements chamboulent nos habitudes. Un soir dans ma chambrette, installé à mon pupitre et concentré sur mes études, je suis convoqué au bureau du préfet de discipline l'abbé Jean-Marie Chamberland. Une convocation au bureau du préfet est presque toujours

un mauvais présage... Une dizaine d'autres étudiants s'y présentent en même temps que moi. M. Chamberland semble mal à l'aise mais affable et s'exprime en ces termes: *«Ne vous énervez pas, gardez votre sang-froid»*. Ce qui me vient à l'esprit spontanément: nous sommes renvoyés de l'École, mais pourquoi? Il continue en s'exprimant ainsi: *«La semaine dernière, vous avez passé à la roulotte de l'unité sanitaire et les examens ne sont pas clairs. Le directeur de l'unité veut que vous repassiez des radiographies afin de s'assurer qu'il n'y a rien de grave. Vous devrez vous présenter à l'unité sanitaire mardi prochain pour prendre de nouvelles radios»*.

Je me sens rassuré: je suis en pleine forme, il s'agit sûrement d'une méprise! Je jette un coup d'œil sur les autres... Pour eux peut-être, ils n'ont pas l'air en santé, leur teint est verdâtre, mais moi, malade? Impossible! L'abbé Chamberland continue ses explications en disant: *«Vous pouvez tous disposer»*, et s'adressant à moi, il dit: *«Sauf toi»*. Le sang arrête de couler dans mes veines. Et le préfet enchaîne: *«Toi, c'est spécial, mais ne te décourage pas, tu sais quelques années au Sanatorium dans la vie d'un jeune comme toi, ce n'est rien du tout. D'autres sont passés par-là et maintenant ils sont guéris»*. Puis, il me remet une fiche cartonnée d'un brun jaune en disant: *«Regarde un peu la carte des radiographies»*. En plus des informations générales inscrites, j'y vois deux croquis imprimés de poumons, le droit et le gauche avec des annotations; je lis: *«Sur le poumon gauche, la tache en forme de grappe de raisin affecte plus de 50% de la surface du poumon. Des examens plus approfondis sont nécessaires, intervention urgente»*.

Je suis complètement abasourdi et sans voix. Le ciel vient de me tomber sur la tête! J'ai mal à l'estomac, je me sens faible et comme dans un cauchemar j'entends une voix qui poursuit: *«Allez, retourne dans ta chambrette, va te reposer. Demain après le déjeuner, tu iras te coucher, ne va plus en classe, repose-toi. Ils vont te convo-*

*quer afin de prendre de nouvelles radiographies, après on avisera. Ne t'en fais pas!»*. Je retourne dans ma chambrette comme un zombie...

Pendant cinq ou six jours, je ne fous rien, sinon dormir et endurer mon mal, car j'ai effectivement des douleurs à l'estomac et je n'ai plus d'énergie. Auprès de mes confrères de classe, je garde le secret, on ne se vante pas d'être tuberculeux... Le jour convenu, je me présente aux bureaux de l'unité sanitaire sur la rue de la Cathédrale avec la fameuse fiche en main. On est «aux petits oignons» avec moi, je suis un grand malade après tout. Trois personnes m'entourent: le technicien, une infirmière et un médecin. Je remplis un questionnaire pour préciser mes antécédents médicaux et ceux de ma famille. Le médecin m'interroge: *«Comme ça, il n'y a pas de membres de ta famille qui sont atteints de la tuberculose?»* me demande-t-il sceptique. Nerveusement je réponds: *«Non»*.

Finalement, on me radiographie une fois, on examine les radiographies, on se consulte, on recommence une deuxième fois et on étudie à nouveau les clichés. Le médecin revient d'un conciliabule avec le radiologiste et l'infirmière, me regarde sourire aux lèvres et le verdict tombe: *«Qu'est-ce qui a bien pu se passer, tu n'as absolument rien aux poumons, rien du tout. Tu peux disposer maintenant»*.

Je recommence à respirer normalement et du coup mes maux disparaissent. Je me sens léger et je regagne l'École tout joyeux. Quelques jours plus tard en travaillant sur un tour à fer, l'explication surgit comme une révélation divine: les boudins de métal produits par un tour à fer sur lequel je pratiquais s'étaient accrochés à mon gilet et je le revêtais lors de la prise des radiographies. Rien de mieux pour laisser un stigmate sur la pellicule d'où la fameuse image en forme de grappe de raisin. *Alléluia!* Molière avait raison: cette expérience prouve que les maladies imaginaires sont aussi dévastatrices que les vraies.

## L'Iron Ore

La deuxième année tire à sa fin et elle a été des plus intéressantes. L'été dernier, Serge Robert, un confrère, a bossé dans le Grand Nord avec son père électricien à l'emploi de *l'Iron Ore Company*. Cette compagnie a entrepris des travaux préparatoires en vue d'extraire le minerai de fer de la mine de Knob Lake à 360 miles de Sept-Îles. Francis Dubé et moi formons le projet d'y travailler lors de nos prochaines vacances estivales.

Nous écrivons au chef recruteur de *l'Iron Ore* en offrant nos services comme apprentis électriciens pour les mois de juin, juillet et août à venir. Nous sommes aux anges lorsque nous recevons une réponse affirmative de M. Rivard. Par la même occasion, nous recevons nos instructions, entre autres, nous devons nous présenter au comptoir de la *Cie Hollinger Ungava Transport* à l'aéroport de Mont-Joli et nous rapporter à M. Paradis lorsque nous serons prêts à traverser.

L'assurance d'avoir un emploi d'été rémunérateur dans notre discipline nous rend fébriles et pleins d'enthousiasme. Je réalise le bien-fondé de ma décision, celle d'avoir réorienté ma vie en désertant le travail en forêt.

L'aéroport de Mont-Joli est le principal lien aérien avec Sept-Îles. Les travailleurs et certains matériaux à destination de la Côte-Nord y transitent. Très tôt le matin du 2 juin 1952, sans prendre un seul jour de congé dans nos familles, sans un sou en poche, Francis Dubé et moi nous nous présentons à l'aéroport de Mont-Joli, convaincus que le gérant M. Paradis, nous fournira une passe sur le prochain vol de la *Cie Hollinger Ungava Transport* en partance pour Sept-Îles. Comme il s'agit d'avions-cargos, le transport des marchandises est prioritaire, le transport des passagers demeure un accommodement conditionnel aux disponibilités à bord des avions.

Le premier jour se passe dans l'attente, le départ est remis au lendemain peut-être... La compagnie *Iron Ore* a mis, à la disposition des travailleurs en attente d'un passage, des facilités d'hébergement à la ville de Mont-Joli. Troisième jour, sur la fin de l'après-midi, nous avons le feu vert pour l'embarquement. C'est notre baptême de l'air. Dans un DC-3 de l'armée transformé en cargo, sur des petits bancs repliables de toile adossés à la carlingue, devant un amoncellement de marchandises de toutes sortes, arrimées au centre par des filets de cordages, nous nous envolons. Nous ne voyons rien, mais nous savons qu'au-dessous de nous, c'est la mer. Drôle de sensation pour un premier vol.

À Sept-Îles, une grande déception s'abat sur nous: les électriciens sont en grève et le département électrique est fermé jusqu'au règlement. Malgré tout, nous sommes quand même engagés et on nous incorpore à l'équipe chargée de la construction de la ligne électrique longeant la voie ferrée qui doit desservir la mine. Le salaire atteint 85 cents l'heure et le coût de la pension s'élève 1,50\$ par jour. Nous recevons nos instructions et nous nous dirigeons vers notre campement désigné sous le nom du «*trois miles*». Nous nous rapportons au contremaître de notre future équipe, M. Beausoleil.

Au matin du second jour, nous nous embarquons à bord d'une draine en compagnie d'une dizaine d'hommes. Notre destination: «*le 12 miles*». À cet endroit, un tunnel traverse la montagne et débouche à mi-hauteur sur la tumultueuse rivière Moisie. Notre travail consiste à percer dans le roc des trous d'un pouce et demi de diamètre à quatre ou cinq pieds de profondeur. Après des centaines et des centaines de coups de masse, après des heures de ce travail harassant, les trous sont bourrés de dynamite et pouf! Tout vole en éclats, on nettoie le trou et on recommence. Ces trous recevront ultérieurement les poteaux de la ligne électrique.

Dès les premiers jours, le contremaître, M. Beausoleil, se montre agressif et hargneux envers les deux jeunes étudiants que nous sommes. Il nous ridiculise en nous traitant de tous les noms: blancs-becs et que sais-je encore... Il nous affecte aux tâches les plus difficiles. Après une scène assez désagréable où mon ami Francis est bousculé rudement par lui, c'est la goutte de trop. Exaspéré, je fonce sur lui, mais je suis retenu par les hommes in extremis. Sur-le-champ, M. Beausoleil m'avise que je suis congédié.

Le lendemain, je dois me présenter aux bureaux de la compagnie où on prend ma déposition. On me demande de retourner au campement et d'attendre la suite des événements. Le soir même, les autres travailleurs sont interrogés. Ceux-ci corroborent ma version des faits. M. Beausoleil est congédié. Un nouveau contremaître est nommé et je retourne à mon travail.

### Les apprentis électriciens

La grève des électriciens vient de se terminer et il y a un poste pour moi comme apprenti électricien. Je rejoins ma nouvelle équipe sachant que le travail va changer du tout au tout. Mon salaire atteint maintenant 95 cents l'heure et je peux effectuer du temps supplémentaire quasiment à volonté...

Une série de résidences pour les cadres de l'*Iron Ore* est en construction. En compagnie d'un électricien, je m'occupe du filage de ces maisons. Étant donné la formation reçue à ce jour à l'École technique, il s'agit d'un travail d'enfant. Le contremaître remarque mon degré de connaissances et se montre fort satisfait. Je lui fais part de la disponibilité de Francis qui possède les mêmes habilités et connaissances techniques; alors, il s'empresse de nous réunir. Nous formons une belle équipe et le contremaître nous confie des travaux de plus en plus compliqués. Nous en sommes très fiers.

Septembre arrive à grands pas et l'argent gagné pendant nos vacances nous permettra d'assumer tous les frais inhérents à notre troisième année scolaire. Quelques autres confrères ont vécu la même expérience un peu partout sur la Côte-Nord. Nous sommes privilégiés, car en plus d'acquérir de l'expérience, nous avons gagné près de 1000\$ et acquis ainsi notre indépendance financière pour l'année.

### Eddy Ross

Les travailleurs viennent de tous les horizons et le raffinement n'est pas leur point fort. Certains ont un passé douteux... Les divertissements à Sept-Îles sont peu nombreux. Il y a le Cinéma Lido et l'Hôtel Santerre, un endroit un peu mal famé, où les bagarres sont fréquentes. Le «*waiter*» en chef est un dénommé Eddy Ross, un ancien boxeur. Lorsque celui-ci nous remarque, Francis et moi, il comprend notre situation: deux jeunes étudiants naïfs et sans défense, faciles à exploiter. Il apprend également que nous travaillons afin de gagner l'argent nécessaire pour poursuivre nos études. Très tôt, il nous réserve une table un peu à l'écart, tout près du bar où il peut exercer une surveillance. Dès notre grosse bière avalée, il nous enjoint de quitter les lieux et de rentrer au campement. Pour lui, pas question que nous dépensions notre argent. Un point c'est tout.

### La jeune fille de Sully

À la fin de l'été 1952, Francis et moi prenons quelques jours de congé en rendant visite à nos familles respectives avant d'entreprendre l'année scolaire, la troisième en fait. Je retrouve avec grand plaisir mes amis du rang III, Lionel, Joffre, Lucien, Guildo, ainsi que Claude et Camilien, nouveaux voisins, et naturellement Wilfrid, mon frère, maintenant propriétaire d'une automobile. Pour souligner mon retour parmi eux, même temporaire, ils décident de m'amener à une soirée de danse à Sully qui se tient dans une maison

privée. Mes amis décident de se payer ma tête en me jouant un bon tour.

Ils me présentent une jeune fille de leur connaissance, impressionnée, il faut bien le dire, par le fait que je suis étudiant dans un collège à Rimouski. À la fin de la soirée, je reconduis la jeune demoiselle chez elle où elle veut me présenter à sa mère. Mes amis avaient mis à exécution leur plan: ils lui ont dit que je serais bien heureux de la présenter à mes parents, pourvu qu'elle demande la permission à sa mère. Je pensais que celle-ci refuserait une telle permission surtout aux petites heures du matin, après tout je suis un inconnu... Mais la réponse est affirmative, me voilà dans de beaux draps et en route vers la maison paternelle.

Arrivés à la maison, maman se lève et je fais les présentations. Arrive un moment où il faut bien se coucher, il se fait tard. Alors, maman demande à mon père de se lever et de monter dans ma chambre et de se coucher avec moi. Quant à la jeune fille, elle couchera avec ma mère. Je suis gêné et désarmé... Je ne suis que de passage avant de regagner Rimouski dans quelques jours. Dans la chambre, mon père ne dit qu'une seule phrase: «*Qu'est-ce que tu as fait là?*». Je demeure silencieux, inutile de tourner le fer dans la plaie. À peine quelques heures plus tard, mon père se lève et me dit: «*J'ai besoin de toi pour conduire le tracteur, lève-toi.*».

La jeune fille s'installe debout sur les attachements à l'arrière du tracteur, impossible de lui faire comprendre la sécurité, elle ne veut pas me quitter d'une semelle. Maman mandate les plus jeunes comme chaperons, ils nous suivent partout. Et voilà que mes amis se pointent pour se délecter de leur entourloupette réussie... Maintenant il faut reconduire cette demoiselle à Sully, on se quitte sur une vague promesse de correspondance... J'ai une pensée pour mes amis d'enfance et comme se plaisait à dire Voltaire: «*Seigneur délivrez-moi de mes amis! Mes ennemis, je m'en charge.*». J'ai hâte de

retourner à Rimouski pour oublier cette visite brève visite dans ma famille et entreprendre la troisième année de mon cours technique.

### La troisième technique

Me voilà de retour parmi mes 25 confrères de classe et je constate avec satisfaction que tous ont vécu des expériences intéressantes durant les dernières vacances. Plusieurs ont travaillé sur des chantiers de la Côte-Nord.

### Cacher les apparences

Hier, c'était congé. Francis et moi avons une occasion de nous rendre à Mont-Joli pour voir M. Paradis, gérant de l'aérogare. Nous rencontrons par la même occasion des compagnons de travail de passage et nous nous rendons à l'hôtel afin de souligner cela. Nos libations durent un peu trop longtemps et nous regagnons l'École technique vers les vingt heures. Je me dirige discrètement vers ma chambrette et je me couche. Il s'agit de la meilleure chose à faire dans ma condition, pas question de rencontrer un surveillant...

Le lendemain, je demeure couché jusqu'à ce que mon «*mal de bloc*» disparaisse. Malheur à moi, l'abbé Chamberland me rend visite et s'inquiète à mon sujet. Je prétexte un mal de dents qui m'a tenu éveillé une partie de la nuit. Il me suggère d'aller chez le dentiste. Je tergiverse, je n'ai plus mal et en désespoir de cause je prétends que je n'ai plus un sou. Qu'à cela ne tienne, il communique avec un dentiste de ses amis et lui demande de me faire crédit. Le rendez-vous est pris... Pour cacher les apparences, bravement, je subis le supplice de me faire extraire une molaire. Je n'ai pas de chance avec les dentistes.

### Les radios à cristal

La routine collégiale reprend ses droits et l'année s'égrène paisiblement entrecoupée par des moments joyeux susceptibles de

nous faire oublier bien des ennuis. Ainsi en est-il de l'écoute des joutes de hockey avec l'aide, en général, de radios à cristal, clandestines bien sûr. Dans notre chambrette, nous sommes privilégiés: je suis en possession d'une vraie radio camouflée dans une valise sous mon lit. J'y ai raccordé les écouteurs de mes sept compagnons de chambrée. Ceux-ci les ont dissimulés dans leurs oreillers, les lits de fer servant de conducteurs. Pas facile à détecter pour les surveillants qui s'interrogent sur les sourdes clameurs qui s'élèvent à chacun des buts d'un Maurice Richard, d'un Jean Béliveau ou autres.

J'anticipe avec beaucoup de joie la fin de l'année scolaire, car Francis Dubé et moi retournerons à Sept-Îles. Le travail sera plus intéressant étant donné qu'en plus de maîtriser l'environnement, nos connaissances sur le terrain sont plus grandes. La fin de l'année scolaire arrive enfin, les examens sont maintenant choses du passé.

### Les deuxièmes vacances à Sept-Îles

Pour la traversée du fleuve, même scénario que l'an passé sauf qu'il n'y a pas d'attente à l'aéroport. On m'avise que je dois me mettre à la disposition d'*Holinger Ungava Transport*. Le gérant de la compagnie s'adresse à moi en anglais et m'informe que je dois me rendre au mile 134 sur la ligne entre Sept-Îles et Knob Lake. Il s'agit d'une base aérienne et ferroviaire temporaire pour acheminer le matériel destiné à l'ouverture de la mine et à la construction de la ligne de chemin de fer. Ma mission consiste à effectuer certains travaux électriques mais la priorité est le changement des deux lumières brûlées en tête du poteau en bout de piste. Ces lumières servent de balises pour les pilotes.

### Le poteau du 134

Je prépare tout le matériel nécessaire à l'accomplissement de ma mission principale, incluant une paire d'éperons et deux ceintures de sécurité et je m'envole vers le 134. En

m'accueillant, le responsable de la base me rappelle ma mission en insistant sur l'urgence du remplacement des lumières en bout de piste. Je m'installe et je fais la reconnaissance des lieux. Horreur! Je n'ai jamais vu un poteau aussi haut, en fait, il s'agit de deux poteaux bout à bout. À la jonction de ces deux poteaux et au sommet, quatre haubans descendent vers le sol aux quatre coins cardinaux. J'aurai à enjamber les haubans du milieu. La hauteur totale semble être d'au moins 70 pieds et je n'ai jamais monté dans un poteau...

Derrière la centrale électrique, il y a un poteau, pas bien haut, 25 pieds tout au plus. Je mets les éperons et ma ceinture et je me lance à l'assaut du poteau pour un apprentissage en autodidacte. À dix pieds du sol, mes éperons glissent... Je prends le poteau à bras le corps et je descends jusqu'à son pied. Les bras égratignés, le menton éraflé, la chemise déchirée, découragé mais entêté, je recommence. Le résultat est un peu mieux mais pas assez pour accomplir ma mission de toute évidence. Fort des conseils obtenus auprès d'un monteur de ligne à Sept-Îles, je pratique sur mon bébé/poteau. Monte, descend, monte, descend... Le jour fatidique arrive et je prends mon courage à deux mains. J'endosse mon attirail et je mets deux lumières dans ma chemise et je commence l'escalade. La lente montée se fait comme dans un rêve: le temps n'existe pas. Le moindre faux pas me serait fatal. J'arrive à mi-hauteur à la croisée des haubans; ma vue doit demeurer concentrée sur l'environnement immédiat. Je prends ma deuxième ceinture de sécurité, la bascule au-dessus des câbles d'acier et avec mille précautions je l'assujettis à mon harnais et détache la première ceinture. Je traverse ces fameux haubans et j'arrive au sommet où je peux enfin remplacer ces deux lumières brûlées. Une fois redescendu, je réalise que si j'avais fait une chute, je serais demeuré suspendu le long du poteau et personne ne serait venu me secourir...

### La «diesel shop»

Les autres parties de ma mission étant terminées, je suis rapatrié au département électrique de Sept-Îles. À la même période, les ingénieurs électriciens décident d'utiliser des conducteurs à gaines de cuivre pour l'électrification de la «diesel shop». L'utilisation de ce conducteur exige des habiletés techniques particulières. Après une formation à cet effet, Francis et moi sommes choisis pour installer ces conducteurs à la «diesel shop».

En plus de la technique spéciale d'installation, les conducteurs sont posés au plafond du bâtiment à 50 pieds du sol. Au début, nous travaillons avec précaution avec des filets de sécurité, mais au bout d'un certain temps nous évoluons sur les poutres d'acier avec autant d'aisance que si nous étions au sol. Nous avons la possibilité d'effectuer du temps supplémentaire à volonté.

Nous jouissons très peu de loisirs étant occupés à travailler, cependant ceci ne m'empêche pas de faire la connaissance de Jeannine G, téléphoniste à Québec Téléphone. Nos rencontres sont limitées à cause de nos horaires incompatibles. Il s'agit de ma première relation amoureuse et elle est empreinte de pudeur et de timidité.

Septembre est à nos portes, Francis et moi avons à prendre une grande, très grande décision: demeurer à l'emploi de *l'Iron Ore* en permanence où retourner terminer notre cours technique. Un officier de la compagnie essaie de nous persuader de continuer à travailler pour la compagnie. Si nous acceptons, nous serons sans diplôme et nous y tenons. La quatrième année de l'École technique sera une année intéressante au niveau du savoir. Nous ne voulons pas manquer cette opportunité et nous annonçons à cet officier notre décision: nous retournons au collège.

### La quatrième technique

De retour à la maison pour deux ou trois jours, je prends connaissance de mon courrier, dont mon

bulletin de la troisième année avec une note qui se lit comme suit: «*Cette année vous devrez être externe*». Ce qui signifie que je dois d'urgence retourner à Rimouski et me dénicher une pension en ville et de préférence me trouver un colocataire. Un compagnon de classe, Théobald, est dans la même situation. Nous trouvons une pension sur la rue Sainte-Thérèse, tout près du collège. Être externe signifie des coûts plus onéreux que le pensionnat. Pour arrondir nos fins de mois, nous nous engageons dans la réserve des Fusiliers du Bas-Saint-Laurent et également comme pompiers volontaires. J'accepte à l'occasion d'accomplir certaines tâches comme dessinateur industriel et gardien d'enfants. Pourquoi pas? Je suis heureux de retrouver mes collègues, mais malheureusement deux manquent à l'appel. Ils ont décidé de rejoindre le marché du travail. La vie collégiale reprend son cours normal.

### Installation d'un radar et d'une antenne réceptrice de télévision

Notre groupe, au département électrique participe à deux projets avant-gardistes: installation d'un radar dans une console située sur le toit de l'École de marine et l'installation d'une antenne pour capter les signaux de télévision. Collaborer à l'installation d'un radar est une expérience inoubliable. Vivre toutes les étapes de cette installation, recevoir l'enseignement technique de son fonctionnement et finalement capter l'image en vert sur l'écran cathodique nous gonflent de satisfaction et d'orgueil. Il en est de même lorsque finalement nous réussissons à ériger la première antenne réceptrice de signaux de télévision à Rimouski. Ces signaux ne viennent pas de Rimouski, mais de Québec ou de Montréal, car la station de télévision de Rimouski est prévue pour l'automne 1954. Notre équipe, sous la gouverne de Gérard Loïselle, est la première à capter la fameuse tête d'indien sur un écran de télévision à Rimouski.



Installation du radar sur le toit de l'École de marine.

### Corporation des techniciens professionnels du Québec

Tous les finissants des écoles techniques de la province peuvent adhérer à la Corporation des techniciens professionnels du Québec. Comme futurs diplômés, nous sommes conviés à en faire partie. À cet effet, notre classe a la possibilité de nommer un représentant auprès du Chapitre Bas-Saint-Laurent de la Corporation. Je suis élu par mes pairs à ce poste.

Comme activité de fin d'année, notre conseil de classe, présidé par Réal Giguère, a organisé une visite industrielle à l'usine de la *General Electric* à Québec. Cette activité coïncide avec la tenue du congrès provincial de la Corporation des techniciens professionnels du Québec au Château Frontenac, rien de moins. Le congrès se terminera par un grand banquet sous la présidence d'honneur du premier ministre, Maurice L. Duplessis.

Après le banquet, il y aura un grand bal. Qui dit bal dit danse, qui dit danse dit partenaire... Depuis un certain temps, j'entretiens une correspondance avec Alberte Garon de Sainte-Foy et je l'invite au banquet lors d'une visite chez elle. Cette très

belle fille, bien éduquée, issue d'une famille de douze enfants, accepte ma demande.

### Maurice L. Duplessis

Peu de semaines avant le banquet, le président de la Corporation m'annonce que je suis désigné pour remercier le premier ministre après son discours au banquet. Je m'informe de ce qu'il faut faire et dire, car je n'ai pas eu l'occasion d'assister à ce genre de cérémonie. Celui qui remercie un conférencier doit faire ressortir les principaux points de son discours et en faire un résumé. Aucune préparation n'est possible.

À la date convenue, nous nous dirigeons en autobus nolisé vers Québec. Le conseil de classe a réservé des chambres dans un motel sur le chemin Sainte-Foy, non loin de la résidence de ma cavalière. Après la visite industrielle, nous retournons au motel pour nous préparer pour le banquet et le bal. Au moment convenu, en taxi, je vais quérir Alberte et en route vers le Château Frontenac.

Je pénètre dans la grande salle de bal du Château Frontenac, je suis intimidé devant tant de splen-

deur. On m'avise que j'ai une place assignée à la table d'honneur, cela va de soi, mais pas ma compagne, je dois la confier à mes confrères, c'est un grand risque... Je suis nerveux... L'heure avance.

Installé à l'extrémité gauche de la table, je perds la notion du temps. Les discours se succèdent les uns après les autres. Le premier ministre Maurice L. Duplessis est présenté. Il parle avec aisance et humour, je prends des notes selon les conseils que j'avais reçus. Il termine et je suis invité à le remercier. Je longe les convives par derrière, je m'installe devant le micro, les jambes flageolantes, les genoux qui cognent et je commence à parler en consultant mes notes. Après un temps indéfini, je n'ai plus rien à dire et je conclus. Le premier ministre se lève, me serre la main et je regagne ma place comme un automate. Mission accomplie! Je suis applaudi, mais je n'ai aucun souvenir de ce que j'ai pu dire. Comment ai-je pu accomplir cette tâche? C'était comme marcher sur un fil tendu au-dessus du vide et sans filet...

Je rejoins mes compagnons, on me félicite, on me taquine... Le bal commence, mes talents de danseur n'impressionnent pas ma compagne. Après la soirée, je raccompagne Alberte chez elle en taxi. Du Château Frontenac à Sainte-Foy c'est loin et j'ai les yeux rivés sur le compteur qui avance inexorablement... Je connais ma limite financière, enfin on arrive à destination. Les adieux sont courts et le taxi redémarre vers Québec. Lorsque le compteur m'indique la somme que je ne dois pas dépasser, je demande au chauffeur de me déposer, je le paie et je parcours à pied la distance qui me sépare du motel. La marche apaise les tensions, aide à la réflexion et de plus c'est économique.

### Fin des études au début de juin 1954

Dans quelques semaines, les études seront choses du passé. J'ai acquis un bagage de connaissances et j'ai le goût de poursuivre mes études. J'aimerais devenir ingénieur, mais financièrement ce n'est pas possible.

1950  
54

**ECOLE TECHNIQUE DE RIMOUSKI**

6<sup>e</sup> PROMOTION

	DIRECTEUR	PREFET des ETUDES	PRESIDENT	VICE-PRESIDENT	SECRETAIRE
					
	A. GAGNON O.B.E.	J.M. PROULX T.P.	REAL GIGUERE	CHS. ST-LAURENT	YVON LAFOREST

  

CONSEILLER				
				
PAUL BRASSARD	SAINDON ROBERT	ROD MARMEN	GERARD GIGUERE	

  

							
THEO OUELLET	BERNARD LOUBERT	RAY. PELLETIER	CAMILLE CHARTIER	PHILIPPE PLANTE	HARNEY JAMES	PAUL VEZINA	LEOPOLD LAVOIE

  

							
HERVE DICKNER	HENRI GIRARD	MAURICE GAGNE	SERGE ROBERT	HENRI LAFOREST	J.GUY LEPAGE	HILDEGE POIRIER	FRANCIS DUBE

PHOTO: L. O.VALLÉ  
DESSIN: G. GIGUÈRE

La 6<sup>e</sup> promotion de l'École technique de Rimouski (1950-1954).

J'ai voulu m'inscrire au programme universitaire du Collège militaire royal St-Jean, mais j'ai dépassé l'âge limite de quelques mois et il semble qu'il n'est pas possible d'obtenir une dérogation.

Les classes terminées, nous organisons notre «party» de fin d'études comme toute bonne promotion. Mes parents ont fait le voyage pour assister à la collation des diplômes. Leur présence me comble et je suis fier d'avoir réussi à relever le grand défi que je m'étais donné il y a quatre ans déjà.

Notre promotion est la sixième de l'École technique. Pendant quatre années, nous avons partagé des moments parfois heureux, parfois difficiles, mais somme toute nous en garderons des bons souvenirs. Nous avons également développé une belle camaraderie. Nous avons tissé des liens d'amitié aussi forts que des liens fraternels car à bien y penser, nous avons passé plus de temps ensemble qu'avec certains de nos frères.

Avant de nous quitter, nous nous engageons les vingt-trois à nous revoir périodiquement, à organiser un

conventum dont le premier est fixé à Rimouski pour 1964, dans dix ans. Cela semble tellement loin! L'heure des choix a sonné, je dois rejoindre le marché du travail pour de bon. Heureusement, les possibilités sont grandes.